

Ça pue, la lettre ?

Pierre Danhaive

*De quoi avons-nous peur ?
De notre corps.*

J. Lacan in « La Troisième »

Le présent travail a trouvé son départ et sa motivation dans notre étonnement, partagé par quelques-uns, de constater que, malgré l'importance primordiale accordée par Lacan à l'instance de la lettre dans l'inconscient, au point d'en faire ouverture à ses *Ecrits*, toute intervention, toute tentative d'ouvrir un débat sur ce sujet rencontrait auprès des analystes belges francophones une résistance qui se manifeste par un manque évident d'intérêt ou, à tout le moins, un refus de faire l'effort intellectuel nécessaire à une élaboration théorique¹.

S'agissait-il d'une particularité belge – ce que certains éléments de notre histoire nous inclinaient à penser – ou bien d'un phénomène plus général seulement accentué chez nous, qui met quiconque en difficulté avec cet aspect que nous tenons pour essentiel de l'élaboration lacanienne ?

Le Réel, en effet, ne s'aborde pas sans angoisse, et sa perception, fût-elle

1. Par exemple : un collègue et ami à qui nous faisons remarquer, alors qu'il parlait du signifiant refoulé, que S_1 était d'abord, logiquement, une lettre, a semblé recevoir cette mise au point comme une incongruité.

olfactive, peut déranger au point de réactualiser un mécanisme de défense décrit par Freud comme *Verleugnung*.

Bien sûr, ça pue la lettre, de par son intimité avec l'objet a ! Mais pourquoi l'obscénité de celui-ci semble-t-elle, et pas seulement en Belgique, contaminer la place même de la lettre dans la théorie analytique, au point que l'on pourrait presque la croire évacuée, mise au rebut comme objet de déni ?

Ce refus d'inscription de la lettre pourrait n'être qu'anecdotique si celle-ci n'était au centre du nouage borroméen des trois registres RSI, et en place essentielle de moteur dans le discours psychanalytique en tant qu'elle doit y être investie par le désir de l'analyste, soutien de la cure.

Avant d'envisager la fonction de la lettre dans la structure, nous allons poser quelques questions d'ordre général, phénoménologique, suscitées par notre perception régionale.

Ce phénomène de type dénégatif a-t-il une origine culturelle ?

Est-il dû à la succession des envahisseurs étrangers qui occupèrent notre pays au cours des siècles et/ou à l'existence de trois langues nationales ? La lettre évacuée serait-elle le témoin gênant de notre division en communautés linguistiques avec son ostracisme de la petite différence ? Comme nous avons essayé de le montrer ailleurs², la lettre est précisément le signe de la pure différence, de notre castration.

L'origine en est-elle politique ?

Si ce qui met en place notre jouissance est la « père-version », la version du père³, il n'est pas indifférent que celui qui, au niveau national, occupe la place d'exception soit roi, c'est-à-dire établi dans la continuité d'une dynastie, ou président de la république élu à cette place pour un temps limité. La continuité assurée par la famille régnante, par la filiation – d'ailleurs longtemps régie par la loi salique – masquerait-elle, peu ou prou, le littoral entre Réel et Symbolique (ici, la mort du Roi et sa nouvelle représentation en S₂), littoral que constitue en structure, la lettre, comme nous le verrons plus

2. P. Danhaive, « Autrement dit : différence ou différance ? » in *Le Bulletin Freudien* n° 39, Bruxelles, avril 2002.

3. Ch. Melman, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002, p. 177.

loin ? Ceci pourrait – le conditionnel nous importe – avoir quelques conséquences sur la structure psychique dominante d’une communauté nationale par le biais de la langue, si l’on en croit Madame de Staël qui écrivait : « C’est la prosodie de la langue qui caractérise l’esprit d’une nation. » Ceci expliquerait en partie la rareté, dans notre parler belge, du lyrisme et du sens poétique, ainsi que la manière laborieuse, sèche et sans âme dont est, chez nous, enseigné le français. Nous admettrons avec Lacan que « La langue [...] c’est le dépôt, l’alluvion, la pétrification qui s’en marque, du maniement par un groupe de son expérience inconsciente. »⁴

Rares sont chez nous les belles envolées qui témoignent d’une sorte de possession par la langue, son arrimage dans le corps. Nos débats politiques sont ennuyeux et compassés, trop policés pour être honnêtes – i.e. pour révéler un engagement qui ne soit pas seulement intellectuel⁵ – le ton des journaux parlés et télévisés est très souvent monocorde, sans passion, en un mot : désaffecté, et les tables rondes buttent la plupart du temps sur la seule chose qui semble affecter nos compatriotes : le partage entre les communautés linguistiques i.e. sur la langue. Tout se passe comme si les protagonistes de nos médias se cantonnaient dans des énoncés dont ils s’absentent en tant que sujet. Certes, l’information se doit d’être objective, mais pas au prix d’un désaveu de la division du sujet qui mime sa forclusion par le discours scientifique. Comme si, dans leurs paroles, le langage étouffait la langue. Comme s’ils refusaient de savoir que « le langage d’abord, ça n’existe pas. Le langage est ce qu’on essaie de savoir concernant la fonction de la langue. »⁶

La France est-elle propriétaire et maître du français ?

La France est-elle propriétaire et maître du français i.e. du langage en tant que codifié à la manière d’une science – qui peut même faire l’objet d’une législation ?

Pas question dès lors pour nous Belges de jouer sur la lettre, nous ne

4. J. Lacan, in « La Troisième », intervention au Congrès de Rome (31.10.1974 / 3.11.74) paru in *Lettres de l’Ecole freudienne*, n° 16, 1975, pp. 177-203.

5. On pourrait dire : pas seulement de surface, en nous référant à une seule face de la bande de Moëbius.

6. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126.

sommes qu'interprètes et non compositeurs, acteurs mais pas auteurs⁷. D'où notre peu de liberté avec cette langue dont nous n'avons que l'usufruit. La langue française appartiendrait aux Français, ce qu'ils revendiquent d'ailleurs, et nous n'en disposerions qu'au titre du langage : passion interdite. Nous ne pouvons jouir de lalangue. Toute manifestation de la lettre en tant qu'unité du signifiant (analogue à la note de musique) sera considérée comme faute (fausse note) : à corriger. Les chutes, permutations et adjonctions de lettres dans un dire seront déniées au titre de simple maladresse ou ignorance. Une remarque sur la fonction de la lettre sera reçue comme malséante. Non lues, ces lettres ne peuvent s'inscrire dans la structure subjective, elles resteront lettres mortes, en souffrance.

Un autre indice de ce que l'inscription dans lalangue n'est pas identique en Belgique et en France est que rarement nous prononçons les liaisons entre les mots, alors que nos voisins, parfois, en abusent – Jacques Chirac est, à ce titre, exemplaire.

S'agit-il, en Belgique, d'une certaine surdité aux manifestations de la lettre ou d'une difficulté de lecture ? Ce n'est pas aussi simple car pour entendre la lettre, il faut entendre la musique du signifiant – la mélodie autant que le rythme – . Si seule l'oreille reçoit la musique, celle-ci n'a guère d'effets. C'est le corps entier qui doit l'accueillir et qui parfois en jouit : demandez-le aux sourds qui dansent ! « L'inconscient [est] un savoir qui s'articule de la lalangue, le corps qui, par là, parle n'y [est] noué que par le réel dont il se jouit »⁸ et « lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés »⁹.

N'avons-nous pas, analystes, à parfois être sourds à ce qui se dit pour entendre un dire ? Car « Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »¹⁰. Il vaut mieux ne pas comprendre pour entendre tomber la lettre comme une dissonance, et pour interpréter sans nourrir le symptôme de sens. La lettre est au signifiant ce que la note est à la phrase musicale et s'il faut à son écoute une ouïe exercée, encore faut-il avoir de l'oreille.

La psychanalyse travaille non sur le langage – ce serait de la linguistique–

7. Auteur ou acteur, seule une lettre change !

8. J. Lacan, in « La Troisième », op. cit.

9. J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 127.

10. J. Lacan, « L'étourdit », in *Silicet*, n° 4, Paris, Seuil, mars 1973, p. 5.

ni sur la parole – domaine de la phonologie – mais sur lalangue, sur une écriture inconsciente. Pour savoir que lalangue est ici en un seul mot, il faut « ça-voir » qu'il y manque une lettre, un espace entre l'article défini et le nom, ce qui a pour effet de faire disparaître le premier. Il faut l'écrit pour faire savoir¹¹, il faut que cela cesse de ne pas s'écrire pour « ça-voir », pour qu'une perception ne soit pas refusée¹². L'espace vide bordé (ici manquant) est une lettre, au même titre que les mains négatives peintes par nos ancêtres sur les parois des grottes au paléolithique¹³.

La psychanalyse est une lecture de l'inconscient, une traque de la lettre, lieu vide, trace bordée en marge du sens, pas-de-sens. La lettre est la trace du Réel qui, comme telle, fait signe dans lalangue d'un sujet. Notons que s' « il n'y a pas de lettre sans de lalangue »¹⁴, « c'est lalangue dont s'opère l'interprétation »¹⁵.

« C'est [...] dans le symbolique en tant que c'est lalangue qui le supporte, que le savoir inscrit dans lalangue qui constitue à proprement parler l'inconscient, gagne sur le symptôme »¹⁶. « La lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel »¹⁷.

La résistance à un effort de théorisation sur la lettre a-t-elle une origine transférentielle ?

Souvent en effet, cette attention portée à la lettre sera, chez nous, qualifiée d'intellectualisme ou de chipotage à la française voire taxée de lacanovisme (comme on dit stakhanovisme) ou de melmanie. Si la lettre dérange comme une incongruité, n'est-ce pas parce que S_1 , en place de maître, est désavoué en même temps que le supposé savoir qui occupe cette place, et le bébé évacué

11. Cf. B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1977, p. 23.

12. Ce qui n'est pas sans rapport avec le mécanisme de la *Verleugnung*.

13. P. Danhaive, « De l'aurignacien au lacanien », in *Bulletin de l'A.F.I.*, n° 79, Paris, septembre 1998.

14. J. Lacan, in « La Troisième », op. cit.

15. Ibidem.

16. Ibidem.

17. Ibidem.

avec l'eau du bain transférentiel ?¹⁸

Si c'est au lieu de la lettre, qui est aussi celui de l'interprétation, qu'agit le transfert, si c'est là que doit appuyer le levier de la cure, alors qu'arrive(rat)-t-il si la seule prise que nous ayons se dérobe, si le mur défensif devient lisse parce qu'est déniée¹⁹ la lettre, soit dans son surgissement d'aspérité, soit dans son aspect de cavité par élision ?

* * *

Nous nous proposons maintenant de voir ce que parler veut dire, i.e. « comment est-ce que la langue ça peut se précipiter dans la lettre »²⁰.

Le sujet en tant qu'il parle cherche à se représenter dans l'Autre qui lui préexiste, il cherche à dire, à se dire. Pour ce faire, il épingle chez l'Autre UN trait où il peut lire ce qui le représente. Repérant ainsi un Idéal du moi au sein de l'Autre, il peut constituer un moi idéal aimable par lui. Il va donc s'incorporer ce trait unaire, donnant à son moi sa première assise identificatoire, sa première consistance.

D'abord défini par un trait emprunté à un Autre incarné, notre sujet potentiel – qui, rappelons-le, cherche à s'intégrer dans le lieu de l'Autre, i.e. à parler – demande une réponse à un sujet qu'il suppose au savoir qu'il situe dans le langage, dans l'Autre, en S_2 . C'est dans cette supposition de savoir que le sujet s'est perdu lui-même, « puisque cet Autre [...] est un lieu », « et c'est ceci que nous appelons l'inconscient. »²¹

Le trait unaire représente, en sa répétition même dans chaque signifiant, la différence pure, ce qu'il faut que soit le sujet pour se faire représenter parmi les autres signifiants, pour et par les autres signifiants, soit l'Un dans l'Autre : S_1 parmi la batterie des S_2 . Comme les entailles sur l'os magdalénien cher à Lacan, chaque trait n'est pas le signe de quelque chose²² : il ne représente rien d'autre que le sujet, il est signifiant. Il n'est unaire que par sa répétition, c'est

18. Sur l'hypothèse d'une disparition généralisée du transfert dans la nouvelle économie psychique, cf. Ch. Melman, *L'homme sans gravité*, op. cit., pp. 30, 89, 123, 160 et 187.

19. *Verleugnung* n'est pas *Verdrängung* : le destin de la lettre n'est pas le même.

20. J. Lacan, in *La Troisième*, op. cit.

21. J. Lacan, *L'identification*, leçon du 15 novembre 1961, Ed. A.F.I., pp. 20 et 21.

22. Plus exactement, en tant que signe de la Chose – perdue depuis toujours – il est signe de rien et creuse dans le réel un trou où se perd l'être du sujet.

une fonction incarnée dans une trace. Précisons : comme pour la trace de pas de Vendredi sur le sable, il est effacement de l'effacement de la trace : le cerne qui entoure l'occultation de l'image (le pas) et le camouflage de cette élision (pas-de-trace). Il en reste le phonème, le son « PAS » qui dans la langue s'incarne dans une lettre. Tout comme le rêve, défini par Freud comme rebus, ceci reproduit la genèse de l'écriture alphabétique.

Comme un picto- ou idéo-gramme s'épure pour donner la lettre d'écriture, le sujet ayant défini son trait aussitôt refoulé (l'image effacée de l'idéo-gramme), il lui faut nommer (par un son) le lieu vide (de sens) qui lui servira de référent.

Fonctionnant comme la métaphore qui vient à la place d'un trou, le nom propre (dont le patronyme est un cas particulier)²³ nomme le trait effacé qui, pour nous, s'écrit : S₁.

Signifiant, lettre ou objet a ?

- Le signifiant unaire, hors sens, réel, en marge du discours mais lui tenant lieu de zéro, représente dans le langage la perte d'être, la perte de jouissance qui cause le sujet.
C'est là le refoulement originaire freudien, réel selon Charles Melman²⁴. Le trait sonorisé, nommé, trace effacée du sujet, est analogue à une lettre, objet d'une lecture-écriture qui en se répétant identiquement différent de lui-même constitue l'inconscient. « La fonction du nom propre est donc celle de la lettre dont l'atome est le trait unaire. »²⁵
- Le côté imaginaire – en ce que le moi y prend appui – de la lettre, par le jeu des pulsions partielles mis en corrélation avec l'aperception de la différence sexuelle anatomique, la métaphorisera comme manque à avoir, i.e. comme objet a perdu qui prend place dans le fantasme. C'est le refoulement secondaire, imaginaire.
- De cet objet cessible, la fonction du Nom-du-père, en ce qu'elle se réfère

23. Ce qu'à l'étage signifiant réalisera par exemple le Nom-du-père, nommant le sujet absent de son propre dire.

24. Ch. Melman, *Refoulement et déterminisme des névroses*, Séminaire 89-90, Ed. du Trimestre Psychanalytique, Paris, 1992, p. 149 et sv.

25. J-M. Jadin, in J-P. Dreyfus, J-M. Jadin, M. Ritter, *Écriture de l'inconscient - De la lettre à la topologie*, Strasbourg, Ed. Arcanes, avril 2001, p. 27.

au phallus, est de symboliquement castrer le parlêtre et le faire sujet de son dire. Avec la castration, un inter-dit (symbolique) double un impossible (réel)²⁶.

L'objet a se trouve donc triplement déterminé : par le trou creusé dans la Chose, dans le réel par le symbolique, par l'empreinte laissée par le réel sur le symbolique, son incomplétude – le manque dans l'Autre du signifiant (S_1) qui dirait l'être du sujet – et par la perte imaginaire (manque à avoir) de l'objet partiel, sexuellement connoté par le phallus négativé dans l'image spéculaire. C'est au lieu de « l'objet » écrit : a que se nouent borroméennement les trois registres RSI.

Insistons :

- Du trou que le réel découpe dans le symbolique résulte un manque dans l'Autre – lieu du code et du sens – un hiatus entre le dit de la parole (S_2) et le dire : le « réel du sujet » (S_1).

La nomination, appelant la lettre (S_1) à l'étage signifiant, illustre la distinction, dans la structure langagière, entre signifiant et lettre. Celle-ci représente la perte, le déchet (a litter, a letter) tombé dans ce trou, elle est analogue (identifiable ?) au sujet issu de l'inadéquation irrévocable entre énonciation et énoncé.

- Le symbolique aussi creuse le réel, le signifiant le ravine par son ruissellement, y marque des traits, des ratures (litura -littera) aux frontières de ces domaines hétérogènes.

La lettre fait bord, littoral²⁷ entre Réel et Symbolique. C'est en ce lieu de la lettre que réside le sujet, entre S_1 et S_2 , entre réel et réalité symbolique, sur la surface de cet espace moëbien dont seule une coupure interprétative peut montrer la structure. Encore faut-il que ça parle : « Pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule »²⁸, i.e. que cela puisse se lire en s'écrivant dans la langue. Jeu sur la lettre, l'équivoque signifiante peut révéler au sujet son écartèlement constitutif entre les deux faces d'une même surface, figeant en un éclair l'inextricable conjonction-disjonction de l'espace et du temps²⁹, ou si l'on

26. Dans le meilleur des cas mais actuellement, qui pour assumer ce dit ?

27. J. Lacan, in *Lituraterre*.

28. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 125.

29. P. Danhaive, « Autrement dit : différence ou différance ? » in *Le Bulletin Freudien*,

veut : de ce qui s'écrit et de ce qui se parle. Si la vérité parle (S_2), c'est pour représenter un sujet pour un trait effacé (S_1) qui s'inscrit comme lettre, qui s'écrit comme l'être. Mais ce trait n'est pas l'être du sujet qui a à se nommer en se l'appropriant dans lalangue comme signifiant « UN ».

Fort de ce savoir singulier, insu, de cet appui sur un vide « originaire », il peut habiter le langage où « s'amble » le signifiant, se fondre dans lalangue où ce semblant de trot n'est pas péché.

S_1 : trait unaire représentant le sujet ne devient signifiant qu'à condition de se perdre dans la chaîne des S_2 , c'est-à-dire d'être nommé dans lalangue du sujet³⁰ qui du coup s'en trouve divisé : il paie de son être le prix de sa représentation.

Tentons un exemple de cet avènement de la lettre au signifiant. Si je parle du présent, je dois refouler le « pré » avant qu'une vache vienne y paître, afin de vous parler de ce qui est actuel. Le signifiant (présent= S_2) ne naît que du refoulement d'un phonème ou lettre (pré= S_1), premier signifiant engendré rétroactivement en même temps qu'effacé. Et ainsi de suite, car si le pré sent l'herbe fraîche, ce n'est qu'avec le signifiant suivant (S_3) que je pourrai, lorsqu'il aura été prononcé, quitter la campagne.

L'exemple n'est pas de hasard puisqu'il est destiné à rappeler qu'il n'y a pas de présent du sujet dans sa parole, mais cela, le graphe du désir l'illustre déjà.

Toujours le sujet aura été, au futur antérieur.

En conclusion

Même si le phénomène semble plus accentué chez nous, pour des raisons que nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisées, sans doute les Belges n'ont-ils pas le monopole des difficultés avec la lettre. Dans le jeu sur la lettre que constitue l'interprétation, s'il nous faut mettre les gants de la délicatesse, nécessaires au maniement de l'équivoque, nul besoin en revanche de masque sur le nez. C'est l'objet dont elle fait signe au sein de lalangue qui pue, et c'est

n° 39, avril 2002.

30. Ce qui fit dire à Charles Melman que « la langue maternelle est celle où la mère est interdite » par le père.

à lâcher celui-ci que l'on sentira... la musique de la lettre. Car si l'objet a pulsionnel, métonymique, abject, fait retour – par défaut de la métaphore qui devait permettre, en l'expulsant et en nommant son lieu vide, de fonder le sujet dans la langue – c'est par la lettre, qui signe le manque d'un référent dernier dans la structure langagière, qu'il se manifeste.

Le moment nous paraît idoine pour écrire : « Coupez ! ».